

Vargas Llosa, lecteur de Victor Hugo

“*Le poisson dans l'eau*” : souvenir de ses années au Collège militaire :

(p.114)... « épier la petite gitane du haut des tours et des gargouilles de Notre Dame avec Quasimodo, ou avec Gavroche, être un gamin gouaillieur et téméraire dans les rues de Paris au milieu de l'insurrection, voilà qui était plus qu'un divertissement : c'était la vraie vie, exaltante et magnifique, tellement au-dessus de la routine, des frasques et de l'ennui de l'internat. Les livres refermés, leur univers si formidablement vivant continuait à tournoyer dans ma tête, et je m'y transportais sans cesse par l'imagination, des heures durant, même si apparemment je restais tranquille et j'étais attentif aux leçons de mathématiques [...] »

« Je me rappelle bien des livres que j'ai lus alors –*Les Misérables*, par exemple, impérissable souvenir [...] »

(p.115) [...] « chaque fois que je commence à les feuilleter, je suis arrêté par la pieuse crainte de ne pas retrouver ce qu'ils furent alors, de n'y plus puiser ce qu'ils me donnèrent quand j'avais quatorze et quinze ans. Un tabou semblable me retint de lire *Les Misérables* durant des années. Mais le jour où je le fis, je découvris que même pour un adulte d'aujourd'hui, c'était un chef-d'œuvre. »

#### *La tentation de l'impossible*

(p. 15) « L'hiver, à l'internat du Collège Militaire Leoncio Prado de Lima, cette année 1950, était humide et gris comme la cendre, la routine abrutissante et la vie plutôt malheureuse. Les aventures de Jean Valjean, l'obstination du limier Javert, la sympathie de Gavroche, l'héroïsme d'Enjolras, effaçaient l'hostilité du monde et transformait la déprime en enthousiasme durant ces heures de lecture volées aux cours et à l'instruction [...]. C'était un grand refuge que de fuir là-bas : la vie splendide de la fiction donnait des forces pour supporter la vraie vie. Mais la richesse de la littérature appauvissait aussi la réalité réelle. »

(p.135) « Les romans, et surtout les grands romans, ne sont ni des témoignages ni des documents sur la vie. Ils sont une autre vie, dotée de ses propres attributs, qui naît pour discréditer la vie véritable, en lui opposant un mirage qui, feignant de la refléter, la déforme, la retouche et la refait. [...] La fiction s'en émancipe [de la réalité], la mettant face à une image qui la nie. Une fonction démesurée, si ambitieuse qu'elle embrasse tout son temps, la société et l'histoire qui l'ont inspirée, et où, outre les protagonistes, pullulent les comparses, les chœurs, ces personnages collectifs qui multiplient l'humanité prisonnière du spectacle au point de nous transmettre l'illusion vertigineuse que *Les Misérables* sont le Grand Théâtre du Monde, objet invraisemblable, magique et totalisateur comme l'Aleph borgésien où sont incluses toutes les expériences, aventures et mésaventures, toutes les petites et toutes les grandeurs de l'aventure humaine. »

(p. 124) « La réalité romanesque est en soi, comme celle des spectacles, une réalité indépendante. En manipulant et en organisant astucieusement les ingrédients de la réalité, le romancier a construit une autre réalité. »

« Toutes les morts du roman sont frappantes, cinématographiques, certaines [...], d'autres, marquées par le destin de la tragédie classique ».

#### *Personnages emblématiques et personnages collectifs : roman total*

(p. 111) « Pour multiplier cette faune humaine et pour donner à la réalité fictive l'empreinte de la totalité à laquelle aspire toute fiction, il y a dans *Les Misérables*, à côté des personnages individuels, des ensembles humains ou personnages collectifs. »

*Les personnages, marionnettes entre les mains du narrateur, ce divin scribe. Cf. « Le Grand Théâtre du Monde » de Calderon de la Barca -1635-*

(p.121) « Le drame caldéronien est une allégorie du destin de l'homme, ou de l'histoire conçue comme une farce théâtrale, un simulacre histrionique de la vie authentique, qui n'est pas celle du corps mais celle de l'âme. [...] La vie est une fiction. [...] L'Auteur de l'auto sacramental caldéronien a sur ses créatures la même autorité écrasante, asphyxiante et totale que celle du narrateur dans *Les Misérables*, et la liberté dont jouissent les personnages dans le roman est identique à celle des acteurs sur la scène ».

#### *Les dialogues et les personnages*

(p. 123) « Tout cela est très bien organisé pour émanciper le roman de la réalité réelle et en faire une réalité de fiction. Le narrateur et ses créatures cherchent toujours l'impact émotionnel ».

Jean Valjean et la petite Cosette : (p. 126) « Lente et cérémonieuse scène, relevée par toutes les épices agrémentant le feuilleton romantique, et qui, grâce au savant dosage de ses ingrédients, nous subjugue en jouant sur nos émotions, réduisant à néant notre conscience critique ».

« Les lieux [...] ressemblent souvent à des décors. »

La mesure Gorbeau, et le faux Monsieur Leblanc qui va être marqué au fer rouge par Thénardier et d'autres bandits : (p. 124) « Scène inquiétante, exorbitante, on dirait un acte destiné à surprendre et à émouvoir [...] nous, les lecteurs, nous sommes les véritables destinataires de ce superbe renversement de situation ».

#### *Les faits historiques*

Bataille de Waterloo : Waterloo, c'est Cambronne.

L'insurrection du 5 juin 1832 : rien sur la fracture sociale à Paris, qui (p. 182) « est une ville de cauchemar où, à côté du développement urbain et de l'activité industrielle, la misère et la délinquance ont cru parallèlement. »

Rien sur l'épidémie de choléra (p. 183) « la peste ». (p. 184) « Il y a, dans divers quartiers de Paris, entre la mortalité et la peste, des émeutes, des lynchages, des scènes de folie collective ». Mais le plus important, ce sont « les profondes modifications opérées par l'image artistique à partir de la vision historique ». C'est un « mirage rhétorique ». L'histoire est traitée « avec autant de métaphores que d'asepsie politique ». (p. 186) « Les faits historiques sont les prétextes d'un créateur pour forger une réalité différente, et pour parler des thèmes qui l'obsèdent et qui l'ont conduit, parfois consciemment, parfois inconsciemment, à trouver pour eux une forme narrative ». L'obsession de Hugo à cette époque : « la mystérieuse main de Dieu », et non la vie sociale.

La Préface est restée inachevée ; mais Hugo affirme que *Les Misérables* peuvent être utiles tant que des solutions ne sont pas trouvées aux (p. 187) « trois problèmes de ce siècle : la dégradation de l'homme par le prolétariat, la décadence de la femme par la faim et l'atrophie de l'enfant par la nuit ».

#### *Les valeurs, le bien et le mal*

(p. 204) : « Dans la réalité fictive, les actions ne sont pas toujours bonnes ou mauvaises ; elles sont parfois ambiguës ou ambivalentes, leur signification diffère selon le point de vue ». (p. 205) « Le narrateur-Dieu est conscient de la contradiction, mais il n'en tire pas la conclusion inquiétante que dans la vie de l'homme il existe un relativisme moral et qu'il y a des valeurs contradictoires ». (p. 206) : pour ce narrateur, « tout cela prouve l'insuffisance humaine et sa nature défectueuse ».

#### *Et s'agissant du roman,*

(p. 207) « La croyance en Dieu, défendue avec emphase dans la Préface philosophique, a donc beaucoup à voir avec les caractéristiques décisives (c'est-à-dire, divines) du narrateur éponyme, olympique, tonnant et (surtout) totalisateur et totalisant des *Misérables* ». [...] « Et ce n'est pas un

hasard si le premier romancier à porter un coup mortel au narrateur-Dieu tout-puissant, omniscient, omnipotent, omniprésent et visible, est Flaubert, un sceptique en matière religieuse ».